

# [Sur l'armée prussienne]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 25

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178092>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

je ne veux plus qu'elle pleure... je me souviens qu'elle m'a tenu lieu de mère, qu'elle a essuyé toutes mes larmes avec la plus affectueuse sollicitude.

— Vous êtes un ange, mon amie; mais votre sœur ne consentira jamais...

— Sans doute, si nous lui laissons voir que nous lui faisons un sacrifice; mais nous agissons avec tant de délicatesse qu'il lui sera impossible de rien découvrir.

D'abord, nous allons nous trouver en contradiction dans tous nos goûts, nos manières de voir et de sentir. Quand je dirai blanc, vous penserez invariablement noir, et vous vous rangerez toujours à l'avis de ma sœur. Puis, j'aurai soin de faire quelques sottises que vous blâmez vertement; du reste, je dirai à Hortense que je me suis trompée en croyant vous aimer, que je ne ressentais pour vous qu'un caprice passager que la différence de nos caractères devait promptement faire évanouir; vous verrez que nous réussirons à la rendre heureuse malgré elle.

— Mathilde, ma bien-aimée! jamais la noblesse de votre âme ne m'est apparue aussi visiblement qu'aujourd'hui!

Je vous admire, continua Ernest en lui baisant la main, mais je ne suis point à la hauteur de votre héroïsme. Je sens que votre possession est un trésor que nul mortel ne devrait être assez ambitieux pour convoiter, et le plus grand, le seul sacrifice que je puisse vous faire, c'est de renoncer à un mariage sur lequel j'avais fondé toutes mes espérances.

Mais mentir à mes pensées, à mes sentiments, renier tout ce que j'aime pour feindre un autre amour, voilà ce qui est au-dessus de mes forces, voilà ce que je ne puis vous promettre!

— Alors vous m'aimez moins que je ne le croyais!

— Ne blasphémez pas, Mathilde, et laissez-moi vous dire combien je vous aurais chérie si la fatalité n'avait fait surgir entre nous un obstacle insurmontable.

J'avais fait de si beaux rêves d'avenir!... Je m'estimais le plus heureux des hommes puisque je possédais votre affection; je voulais vous rendre la vie belle et riante, en gardant pour moi les soucis et les peines; je voulais vous aimer comme nulle femme au monde n'a jamais été aimée..... et tout croule autour de moi..... il faut renoncer à ces brillantes chimères qui m'accueillaient au seuil de la vie....

Mathilde! vous dites que je ne vous aime pas, quand c'est vous qui brisez ma destinée!

Le jeune homme cherchait en vain à retenir ses larmes qui, roulant sur ses joues et retombant sur les mains de Mathilde les brûlaient encore.

— Et moi, lui dit sa fiancée, me croyez-vous moins à plaindre?

— Vous, mon amie, devez moins souffrir soutenue que vous êtes par la pensée de votre héroïque action. Mais moi qui n'aime votre sœur que parce qu'elle est vôtre, moi qui comprends la grandeur d'une si courageuse résolution, moi qui l'admire, je me sens incapable d'un tel dévouement!

— Alors, il faut nous séparer.

— Ne plus vous voir, Mathilde, c'est me condamner à une mort lente, mais certaine.

— Aussi ne vous y condamnerais-je point dans mes projets. Nous ne devons pas nous quitter, nous pouvions nous aimer saintement, jouir du bonheur que nous aurions donné à une personne qui en est digne; c'eût été plus grand et moins douloureux qu'une éternelle séparation.

Ernest gardait un sombre silence!

— Mon ami, reprit Mathilde de sa voix la plus douce, Dieu récompense l'héroïsme du cœur et les courageuses actions; ayez confiance en lui, il vous rendra au centuple les joies que vous lui aurez sacrifiées.

— Mathilde, pour ne pas m'éloigner de vous qui êtes ma vie, je me soumetts à votre volonté. Mon existence entière vous appartient, je vous l'ai consacrée le premier jour où je vous ai vue, vous êtes l'arbitre de ma destinée, je ne recon-

nais après Dieu que vous pour avoir le droit d'en disposer.

— Merci, cher Ernest!... En retour de votre généreux sacrifice, je vous promets ici, devant Celui qui connaît les plus secrètes pensées et punit les parjures, je vous promets de n'appartenir à personne puisque la Providence et mon devoir me défendent d'être à vous. Dieu ne pourra que bénir notre sainte résolution et nous donnera à chacun le courage et la force d'accomplir notre œuvre.

Le lendemain, fidèles à la promesse qu'ils s'étaient faite, Ernest et Mathilde ne cessèrent de se contrarier; mais loin qu'Hortense prit part à leurs débats, comme elle en avait l'habitude toutes les fois qu'il s'élevait des contestations devant elle, on la vit essuyer furtivement des larmes et garder le silence.

Pendant quinze jours des guerres perpétuelles se renouvelèrent entre les fiancés, et toujours Hortense resta neutre et impassible.

Un matin où Mathilde était sortie, elle fut bien étonnée en rentrant de ne point trouver sa sœur à la maison. Elle l'attendit longtemps, allant de la fenêtre à la porte, regardant sans cesse la pendule qui continuait flegmatiquement ses régulières oscillations; enfin l'heure du dîner sonna sans qu'Hortense fût rentrée.

Tout à coup une lettre placée sur le piano de Mathilde attira ses regards.

C'était l'écriture d'Hortense; voici ce qu'elle contenait:

*(La fin au prochain numéro.)*

DES GENS ET DES CHOSES QUI ONT TOUJOURS  
L'AVANTAGE D'ÊTRE RIDICULES

Un grand succès pour de petits vers.  
L'incrédulité d'un ignorant.  
Les réponses d'un sourd.  
Un petit garçon en redingote à la propriétaire.  
L'épithète servant d'annonce.  
Une vieille nouvelle.  
Un bon mot redemandé.  
Quatre femmes dans la même loge.  
Un gros homme en tyllbury.  
Un chapeau âgé de deux ans.  
Un cavalier qui va tomber.  
Un oncle en colère qui éternue.  
Les plaintes d'insomnie des gens qui dorment partout.  
Un déménagement.  
Le départ d'une diligence bien pleine.  
Une femme qui joue du violon.  
Un homme auquel on fait la barbe.

Sophie GAY.

L'armée prussienne ne contient pas moins de 148 corps de haut-bois et de trompettes, formant ensemble un effectif de 3000 musiciens, sans compter les musiques militaires complètes. On prétend que c'est là une des récréations de M. Bismark. Il joue lui-même du haut-bois et ne craint pas les trompettes du dernier jugement.

Pour la rédaction: L. MONNET.